

ET

GAZETTE MUSICALE

DE PARIS.

JOURNAL DES ARTISTES, DES AMATEURS ET DES THÉÂTRES ;

REDIGÉE PAR MM. G. E. ANDERS, F. BENOIST (professeur de composition au Conservatoire), BERTON (de l'Institut), BERLIOZ, HENRI BLANCHARD, MAURICE BOURGES, CASTIL-BLAZE, PHILARETE CHASLES, F. DANJOU, ELAVART, FÉTIS père (maître de chapelle du roi des Belges), EDOUARD FÉTIS, AD. GUÉROULT, STEPHEN HELLER, EDMÉ SAINT-HUGUE, JULES JANIN, KASTNER, DE LAFAGE, LISZT, MARX, CHARLES MERRUAU, EDOUARD MONNAIS, AUGUSTE MOREL, D'ORTIGUE, PANOFKA, H. PREVOST, L. RELLSTAR (rédacteur de la *Gazette de Berlin*), GEORGES SAND, ROBERT SCHUMANN, directeur de la *Nouvelle Gazette musicale de Leipzig*, J.-G. SEYFRIED (maître de chapelle à Vienne), A. SPECHT., etc.

PRIX DE L'ABONNEMENT

A LA
REVUE

ET

GAZETTE MUSICALE.

Paris.	Départ.	Étrang.
5 m. 8	9 »	10 »
6 m. 45	47 »	49 »
4 an. 50	34 »	58 »

ANNONCES :

50 c. la ligne de 28 lettres.

La Revue et Gazette Musicale paraît le dimanche et le jeudi de chaque semaine.

On s'abonne au bureau de la *Revue et Gazette Musicale de Paris*, rue Richelieu, 97; chez MM. les directeurs des Postes, aux bureaux des Messageries; et chez tous les marchands de musique de France.

Paris, Jeudi 19 mars 1840.

SOMMAIRE. Représentation au bénéfice de mademoiselle Falcon. — Théâtre-Italien : *I Puritani*; par A. SPECHT. — Opéra indigène au Havre. — Concert du Conservatoire de Liège. — Concert de M. Baillot, par AD. GUÉROULT. — Chronique dramatique, par C. M. — *Revue critique* : Etudes de Rosenbain, Heller et Wolff; par H. BLANCHARD. — Monument à Rouget de Lisle. — Nouvelles.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DE MADEMOISELLE FALCON.

Depuis plus de deux ans, l'Opéra devait une représentation à mademoiselle Falcon. C'était une de ces dettes sur lesquelles personne ne saurait contester. L'administration, quelque ingratitude qu'on puisse lui imputer, par cela seul qu'elle est administration, et ne connaît que les services présents et les talents présents qui peuvent lui rendre des services, l'administration était trop redevable à mademoiselle Falcon pour ne pas s'empresser de mettre à sa disposition tous les moyens de rendre ce bénéfice fructueux. Mademoiselle Falcon a concouru pour sa bonne part à conquérir à l'Opéra cette popularité qu'il n'avait jamais eue, et dont nous le voyons encore en possession aujourd'hui. Elle a porté dans le drame musical un élément tragique qu'on peut dire à elle, car cet élément était complètement épuré de cet alliage de cris et de spasmes anti-harmoniques dont les anciens chanteurs dramatiques usaient pour défigurer à plaisir les inspirations des compo-

siteurs les plus célèbres. Trop bien douée pour ne pas dédaigner ce barbare et trivial charlatanisme, elle a cherché tous ses moyens d'effet dans un chant profondément accentué et aussi pur que peut le permettre le genre, dans la vérité d'expression du sentiment intime, dans cette énergie sympathique qui émeut bien plus que les violences mensongères, enfin jamais elle ne perdit de vue le charme de la beauté plastique dont elle possède le sentiment au plus haut degré, et dont, par un rare privilège, elle a toujours pu revêtir son action dramatique et musicale. L'administration hésitait d'autant moins qu'elle devait espérer revoir mademoiselle Falcon à la tête des artistes qui soutiennent l'entreprise. Pour le public, il était tout à la grande artiste, dont il déplore l'absence, attendant qu'elle lui demandât un témoignage de sa satisfaction, prêt à le lui donner sans conditions aucunes, et s'impatiant qu'on tardât si longtemps. Pour elle, son impatience s'étendait à tout, au besoin de revoir ce public qui l'oublierait peut-être, ce théâtre qui pourrait trop tôt méconnaître et nier sa souveraineté, surtout à cette ardeur d'émotion dramatique, à cette fièvre harmonieuse, si douce, si vivifiante pour le véritable interprète de la poésie de l'art, enfin à cette voix mélodieuse, source première et compagne fidèle de ses succès. Long-temps, trop long-temps pour elle et pour nous, tous ses efforts ont tendu vers ce retour désiré, qui s'est effectué samedi dernier. Soit que mademoiselle Falcon ne fût point assez préparée, soit plutôt que l'excès de préoccupation et de soins méticuleux ait énérvé en elle une de ces natures vigoureuses qui ont besoin, pour se soutenir, d'une lutte réelle et de tous les jours avec l'esprit de l'art,

Il sera donné à MM. les abonnés, outre les deux feuilles par semaine pendant les mois d'hiver et une feuille pendant les mois de l'été :

1. Douze mélodies composées par MM. ROSSINI, MEYERBEER, HALÉVY, PROCH, SCHUBERT, MASINI, Mlle PUGET, etc. ;
2. Des morceaux de piano composés par MM. CHOPIN, THALBERG, DOEBNER, WOSCHELES, KALKBRENNER, LISZT, MENDELSSOHN, F. HUNTER, STEPHEN HELLER, E. WOLFF, etc. ;
3. Plusieurs recueils des Archives curieuses de la musique ;
4. Six portraits d'artistes célèbres, savoir : MM. DUPREZ, RUBINI, TAMBURINI, Mmes DAMOREAU, GARCIA, et Mlle PAULINE GARCIA ;
5. Six fac-simile de l'écriture musicale de ROSSINI, MEYERBEER, ALDER, HALÉVY, DONIZETTI et MENDELSSOHN ;
6. PLUSIEURS CONCERTS.

le succès n'a point répondu à cet espoir et à ce désir universels.

A son entrée en scène, au premier acte de *la Juive*, la jeune artiste, aussi belle que jamais, saluée par les applaudissements les plus attendrissants qui puissent troubler la sensibilité, a débordé en violents sanglots, puis, elle est tombée sans connaissance dans les bras de Duprez. Il était facile de prévoir la portée de ce premier coup frappé sur une organisation aussi impressionnable. Mademoiselle Falcon n'a pu, de toute la soirée, retrouver assez de sang-froid pour reprendre tous ses moyens, et ses efforts pour dominer son émotion n'ont fait qu'augmenter cette émotion et l'impuissance passagère qui s'est emparée d'une partie de son organe. Il lui était pourtant impossible de ne pas réveiller quelques unes de ces inspirations puissantes qui lui sont naturelles, et l'assemblée unanime a profité de ces heureux moments pour adresser à la pauvre artiste désolée des encouragements et des consolations qu'elle semblait se refuser à entendre. Les spectateurs remplissant jusqu'au bout cette touchante mission, ont fait relever le rideau après le spectacle pour honorer mademoiselle Falcon par une pluie de fleurs et de couronnes.

Un moment viendra où ces témoignages d'intérêt se renouvelleront à la satisfaction réciproque du public et de l'artiste.

THÉÂTRE-ITALIEN.

REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DE MADEMOISELLE GRISI.

— REPRISE DES PURITANI.

Passons à un spectacle plus consolant, à celui d'une cantatrice qui a failli, dit-on, perdre sa voix, et l'a conservée entière, comme nous espérons que mademoiselle Falcon va retrouver la sienne. Mademoiselle Grisi a lutté avec courage, avec intrépidité, et bien lui en a pris pour nous comme pour elle.

Nous ne chicanerons personne sur cette coutume de réserver un opéra *favori* jusqu'à ce qu'il plaise à l'intérêt privé qui l'a conquis à son profit, de lever l'interdiction qui pèse sur le chef-d'œuvre attendu par un certain nombre d'amateurs. Puisqu'il est possible de trouver un bon côté à toutes choses, il est facile de faire ressortir même l'utilité de celle-ci. Outre qu'on peut dire que l'attrait d'un opéra désiré pendant une partie de la saison peut suffire sans ressources extraordinaires à solder le compte de bienveillance que chaque artiste a fait régler à son profit dans son engagement, on peut ajouter que l'ouvrage en question revenant plus fréquemment, à partir du bénéfice qui l'a ramené au courant du répertoire, tout se compense en définitive à la fin de la saison. C'est une question qui n'a d'importance que pour les habitants passagers des hôtels garnis, qui attendent peut-être inutilement pendant leurs quelques semaines de séjour, la représentation d'un opéra de prédilection, et qu'un avis de leur ambassadeur ou de leur banquier fait partir au plus vite la veille du bénéfice désiré.

Il n'est peut-être pas de musique mieux chantée à Paris et à Londres que celle des *Puritani*. L'auteur l'a écrite pour les quatre premiers virtuoses italiens de l'Europe, et peut être que si le sujet lui en eût fait une nécessité, on lui aurait accordé madame Persiani, le cinquième astre de cette pléiade harmonieuse. Ces admirables artistes caressent avec amour ces accords faciles et limpides, ces mélodies aimables et de si bonne composition, et attachent une finesse

merveilleuse à tous les détails de cette jolie partition de Bellini.

La représentation de lundi a été peut-être la meilleure de l'hiver. Par un hasard qui avait raison cette fois, jamais nous n'avons vu pareille avalanche de couronnes et de bouquets.

A. SPECHT.

OPÉRA INDIGÈNE AU HAVRE.

Deux jeunes gens viennent de faire représenter pour la première fois au théâtre du Havre, un opéra composé exprès pour ce théâtre. En attendant que nous ayons des renseignements sur le mérite de cette entreprise à laquelle nous applaudissons, quel qu'en ait dû être le résultat, nous empruntons au *Journal du Havre* le compte-rendu suivant :

« *Stella*, comme nous l'avons dit hier, est un sujet mystique. Dans un lieu sombre et sauvage, parsemé de ruines et de précipices, Satan, l'ange rebelle, maudit le Seigneur et médite la perte d'une âme; c'est celle de Manfred qui, désespéré de la mort de Stella, sa bien-aimée, vient implorer, pour la revoir encore, la puissance de l'enfer. Il se livre à Satan, qui, pour remplir sa promesse, fait apparaître Stella. Dans ses transports, Manfred se rappelle le pacte fatal, et Stella, symbole de la prière, lui indique la voie du repentir. Manfred est sur le point de céder à la divine influence, quand Satan vient réclamer sa proie et le lance dans l'abîme. Mais les prières de Stella ont été entendues: la foudre éclate sur le maudit, et Manfred, racheté de la mort éternelle, va rejoindre Stella dans le séjour des bienheureux.

« Tel est le sujet qui, revêtu de vers corrects et élégants, offrait à l'art du musicien un cadre religieux et sévère.

« La partition a saisi cette donnée, et dans tout son cours elle est empreinte d'un caractère fantastique et mystérieux. Par le chant et la forme des airs, elle appartient évidemment à l'école italienne; mais on voit que l'auteur a cherché dans les ressources de l'instrumentation les moyens d'enrichir ses accompagnements. Une introduction, dans laquelle apparaît un des motifs du drame, précède l'exposition qui s'ouvre par un chœur infernal: *En vain le ciel nous opprime*, dont le thème est largement dessiné. Après un grand air, fort bien chanté par M. Herrmann-Léon, arrive un duo, coupé en trois parties: *N'éprouve pas de trouble!* dont l'*andante*: *Stella, Stella sommeille*, a été vivement applaudi.

« Ce duo est précédé d'une introduction annonçant l'entrée de Manfred, dont le caractère vapoureux et mélancolique, exprimé par le cor anglais, a été remarqué. Après ces morceaux, on peut citer encore un duo entre Altirac et Mme Marnelle, dont l'*andante* doux et tendre, *A la voix d'un amant fidèle*, est heureusement terminé par un allegro vivement rythmé. Le chœur des anges nous a paru mériter aussi des éloges. Mais le morceau capital de l'ouvrage, celui qu'il faut entendre encore pour l'apprécier, et dont nous n'avons pu saisir que le caractère général, nous semble le trio fugué de la fin: *Par moi ton âme est appelée*. Ce morceau, en mesure de bolero, et savamment développé, est de nature à être mieux compris à une seconde audition.

« En somme, la tentative hasardeuse de nos jeunes concitoyens a été couronnée de succès. Le public a applaudi à plusieurs reprises, et leurs noms ont été proclamés au mi-

lien des braves : ce sont MM. Bourlet de la Vallée, pour le poème, et A. Leconte pour la musique. Quelques indices désapprobateurs, cependant, ont signalé quelques longueurs que nous les engageons à faire disparaître. »

CONCERT

DU CONSERVATOIRE DE LIÈGE.

Nous avons assisté samedi au concert du Conservatoire ; c'était le second que l'on donnait cette année ; c'est avec une pénible surprise que nous avons remarqué l'absence des autorités administratives dans cette solennité d'une institution subventionnée par la caisse municipale, et que l'on doit à juste titre classer au premier rang des illustrations de notre cité ; M. le gouverneur aussi aurait dû faire acte de présence, ne fût-ce que par décorum ; car on nous a assuré qu'enfin le ministère venait de prendre la Société des Concerts sous son patronage. Puisse cet on dit être vrai ; ce serait d'un heureux augure ; car alors on aurait l'espoir de voir se répéter plus souvent ces charmants concerts, auxquels on pourrait aussi donner plus de développement.

Cette soirée a été délicieuse ; il faut assister aux concerts du Conservatoire pour se former une juste idée du degré de perfection que l'on peut atteindre dans l'exécution de la musique : Quel accord rigoureux de tous les instruments ! quelle précision dans l'attaque ! quel ensemble parfait dans la progression ! quelle netteté dans les passages vétilleux ! quel goût délicat dans l'expression ! quelle teinte vaporeuse dans le pianissimo ! quelle imperceptible gradation dans les nuances ! quelle énergique vigueur dans le fortissimo ! et toute cette série s'opère sans hésitation, sans embarras, on pourrait presque dire naturellement, par des symphonistes dont la plupart ont à peine quinze ans. Mais aussi, c'est qu'ils sont sous le charme d'un habile enchanteur dont l'œil indicateur et la baguette magique font marcher les exécutants sans qu'il paraisse se donner la moindre peine, car c'est tout au plus si l'auditoire aperçoit les mouvements de M. Daussoigne lorsqu'il dirige sa docile phalange. Que d'avenir dans ce Conservatoire si les efforts de son savant directeur étaient efficacement secondés !...

La composition du programme était, telle qu'on la retrouve toujours dans cet établissement conservateur de l'art, c'est à-dire le résultat des saines doctrines, de la vaste érudition qui distinguent éminemment M. Daussoigne, et ont assigné à son nom une place en première ligne parmi les sommités de l'époque.

Les trois œuvres capitales que l'on a exécutées sont la symphonie (en si bémol) de Beethoven, l'introduction de *Macbeth*, de Spohr, et l'ouverture de *Don Carlos*, de Ries. Que pourrions-nous dire qui n'ait été cent fois répété sur le mérite de ces admirables compositions de styles si différents et pourtant toutes trois si grandioses ? il faudrait un plus vaste espace que celui qui est réservé à cet article, pour exprimer tout ce qu'elles nous ont fait éprouver. Nous résumerons autant que possible nos sensations en cherchant un terme de comparaison un peu métaphysique sans doute, entre ces trois œuvres des *maëstros* allemands avec le genre de quelques maîtres de l'école française. Certes, si la noble et sublime simplicité des moyens générant une puissance extraordinaire d'effets harmoniques, a pu faire trouver de l'analogie entre la lyre de Beethoven et l'éloquence de Bossuet, qu'il nous soit permis, en poursuivant ce système de rapprochements, de dire que l'ouverture de *Don Carlos* offre une analogie avec le faire de Corneille, et que dans la

sombre et sévère introduction de *Macbeth* il y a en même temps du Crébillon et du Shakespearé.

On a entendu avec plaisir un solo de cor joué par le jeune Stenebrugen ; cet élève est doué des plus heureuses dispositions, il aborde hardiment la difficulté, son coup de langue est preste, en général ses sons bouchés sont francs ; il ira loin s'il travaille consciencieusement et surtout s'il fait une étude particulière du mécanisme de la respiration. Le jeune Dupont donne aussi de belles espérances, qu'il réalisera s'il s'applique à tirer de son violon des sons plus amples et plus volumineux. Un duo bouffe de Generali a été dit avec beaucoup de verve et de goût par MM. Matelot et Terry ; ce dernier possède une voix de basse des plus pures et des plus vibrantes qu'il manie avec une facilité remarquable. Mademoiselle Matelot, dans l'air d'*Othello*, nous a fait entendre un mezzo soprano d'une sonorité brillante, mais auquel elle donne parfois un trop libre essor ; si elle s'attachait à velouter davantage son chant elle ferait tourner la tête à tous les dilettanti. M. Bovy, qui pour son coup d'essai, était chargé d'une partie dans le quatuor de *Bianca e Faliero*, nous a révélé une voix de ténor d'une pureté et d'un timbre charmants. Lorsque cet élève se sera, par un travail assidu, initié à l'art musical, lorsqu'il aura acquis assez d'aplomb pour donner à son chant l'énergie nécessaire, il fera l'ornement de nos concerts. C'était à M. Soubre qu'était confiée la direction de l'orchestre pour l'accompagnement des soli ; on sait avec quelle précision il s'acquitte habituellement de cette tâche épineuse et tutélaire.

On doit non seulement une mention honorable, mais encore des actions de grâces, à MM. les commissaires de la Société des Concerts pour le zèle et la persévérance qu'ils ne cessent de déployer dans l'accomplissement de leur noble tâche. Ils se sont acquis des titres aux sympathies de tous les amis des arts. Puisse l'autorité comprendre sa mission et assurer l'avenir de cette belle institution en la dotant d'un subside suffisant pour la faire briller de tout l'éclat dont elle est susceptible ; car, à quoi sert-il d'avoir érigé un Conservatoire si l'on se montre insouciant à l'égard de ses résujets ?

J. RAMOUX.

CONCERT DE M. BAILLOT.

Le public a trop rarement l'occasion d'entendre M. Baillot, c'est le seul reproche que les amis de l'art soient en droit d'adresser à ce grand artiste ; car, indépendamment de ces jouissances si vraies, de cette admiration sans bornes qu'il sait communiquer au cercle choisi qui l'entoure, aucun talent ne peut mieux que le sien exercer sur le goût de ses auditeurs une influence salutaire et ennobliante. Toute la vie de M. Baillot a été consacrée sans mélange et sans distraction au culte désintéressé du beau. Créateur de notre école de violon, c'est surtout à son zèle, à sa vaste instruction, à l'élevation de son goût, aux admirables exemples qu'il ne se laisse point de donner, que notre école est redevable de cette supériorité que les autres nations nous envient. C'est en vain qu'à la honte de notre pays de sordides étonnées et de honteux retranchements ont été les seuls témoignages de reconnaissance du pouvoir envers un homme dont les arts s'honoront éternellement ; M. Baillot ne s'est jamais arrêté dans sa laborieuse carrière, il n'a jamais dévié de sa ligne, jamais il n'a fait une seule avance à cette popularité de bas aloi dont tant d'artistes se contentent. Oublié du pouvoir, il n'a point fait appel aux grossiers appétits de la foule ; fort de sa conscience d'artiste, de ce culte

passionné qu'il a toujours rendu à l'immortelle beauté, il est resté le serviteur fidèle, l'interprète inimitable de tous les grands génies passés et présents, le modèle le plus accompli que puissent se proposer les jeunes artistes, l'exemple unique peut-être de ce que peut dans les arts l'alliance d'une organisation puissante et d'une exquise sensibilité, lorsqu'elles ont pour guide et pour soutien les lumières d'une intelligence exercée et les inspirations d'un noble caractère.

Voici quinze ans bientôt que nous avons entendu pour la première fois M. Baillot; depuis lors, nous avons rarement manqué une seule occasion de l'entendre, et chaque fois, à mesure que nous entrons mieux dans le secret de ses incalculables ressources, nous restons plus convaincus que le talent de M. Baillot est la perfection idéale, que c'est le génie de l'exécution porté à sa dernière limite. On a bien abusé de ce mot de perfection, c'est une espèce de monnaie courante que l'on jette volontiers en pâture aux amours-propres altérés de popularité. Ce n'est pas ainsi que je le prends. Ce qui fait la gloire de la musique, ce qui assure sa puissance sympathique, c'est cette faculté dont elle jouit de se prêter sans effort à l'expression des sentiments les plus divers; c'est la langue d'Orphée et celle de Figaro; c'est la plainte des Hébreux pleurant la mort de leur chef; c'est le sourire malicieux de Rosine, ou l'agaçante coquetterie de Carolina. C'est la gloire d'un compositeur d'exceller dans l'expression d'un seul de ces sentiments; c'est la gloire d'un chanteur de faire vibrer avec puissance une seule note de cet immense clavier. Rubini est tout entier dans la cavatine du *Pirate*, Duprez dans quelques phrases du récitatif de *Guillaume Tell*, Talma, nul dans la comédie, lourd dans Voltaire, mais admirable dans Racine, est resté un nom historique. Que dire maintenant d'un homme qui sait tout rendre avec la même supériorité, et dont la verve aussi souple que féconde, emprunte pour ainsi dire à chaque auteur, en le traduisant, le secret de son génie? Hardi, rude et fougueux avec Bach, ingénieux et spirituel avec Haydn, vif et gracieux avec Boccherini, tendre et rêveur avec Mozart, impétueux et passionné avec Beethoven, il étonne par la variété de ses accents, par la soudaineté de ses inspirations, par l'improvisation perpétuelle d'un jeu auquel la beauté semble si naturellement inhérente, que le goût, l'harmonie, la proportion n'ont jamais rien à redouter des entraînements les plus subits, des saillies les plus imprévues de son imagination. Dans cette exécution merveilleuse, tout est en relief, et pourtant tout est fondu; c'est la verve la plus audacieuse toujours gouvernée par le goût le plus pur, c'est cet assemblage des qualités contraires, du mouvement dans l'ordre, qui a donné naissance aux chefs-d'œuvre de l'antiquité, aux toiles de Raphaël, à quelques tragédies de Racine, aux compositions les plus achevées de Mozart; c'est le génie de l'exécution.

Ad. GUÉROULT.

CHRONIQUE DRAMATIQUE.

La représentation donnée samedi par le théâtre de la Porte-Saint-Martin présentait le curieux spectacle d'un grand talent qui, déjà consacré par une des plus réelles popularités de notre époque, affrontait les périls d'une transformation nouvelle et sollicitait les sympathies du public, si fidèles à la plupart de ses œuvres précédentes, à le suivre dans une voie qu'il n'avait pas tentée encore. Le nom de l'auteur n'était un mystère pour personne. On se demandait si cette imagination infatigable qui avait tendu

les fils de tant d'intrigues, tracé tant de caractères, vivant dans tous les souvenirs, saurait dessiner une action d'après la perspective particulière à la scène. On aimait à penser que le succès de son œuvre serait un victorieux plaidoyer contre cette prétendue science des planches, au nom de laquelle on mettrait Molière et Shakspeare. s'ils vivaient de nos jours, au ban de l'art dramatique. On se disait que, digne des errements vulgaires, il se refuserait à captiver la curiosité par une complication d'événements, se succédant les uns aux autres sans raison logique, mais qu'au contraire il créerait une fable à la fois simple et hardie, dont tous les incidents seraient la conséquence rigoureuse des passions de ses personnages. Voilà quel était l'espoir du grand nombre quant à la forme présumée de la pièce nouvelle. Pour ce qui est du fond même du sujet, bien que le nom de Vautrin fût de mauvais augure, on croyait cependant que l'auteur n'aurait pas voulu aborder le théâtre sans y apporter une idée grande et utile. Mais le moment vint bientôt, qui détruisit en partie les espérances de beaucoup, justifia les appréhensions de quelques uns.

Le public connaissait déjà la plupart des héros du drame pour les avoir vus figurer dans le *Père Goriot*, l'*Histoire des Treize*, etc. Il nous semble que M. de Balzac a dû singulièrement hésiter avant de transporter un fils de son imagination, du roman sur le théâtre. Autre chose est de décrire des caractères, autre chose est de les faire se mouvoir dans une action réelle. — Jusqu'à présent c'est moi qui ai raconté votre histoire, a dû dire l'auteur à ses personnages, maintenant c'est à vous de vous la raconter vous-mêmes; hier encore vous ne viviez que dans la pensée des lecteurs, maintenant vous allez être des réalités vivantes. Parlez, agissez, passionnez-vous, montrez que vous êtes véritablement des personnes humaines. Vous, madame la duchesse, sachez exprimer cette tendresse maternelle que dans votre âme vous ressentez si bien; j'ai été discret à votre égard, je ne vous force pas de révéler ces secrets que j'ai surpris dans votre boudoir et jusque sous les rideaux de votre alcôve. Et vous, ma belle amoureuse, que votre passion, à la fois énergique et contenue, se laisse deviner plutôt qu'elle n'éclate, vous allez échanger les grâces dont mon imagination vous avait parée, contre le charme plus que problématique d'une figurante; accommodiez-vous comme vous pourrez de son sourire flétri, de ses manières sans distinction et si peu en harmonie avec votre noble origine; sauvez-vous par votre esprit et votre tendresse. Et toi, Rastignac, n'oublie pas que désormais tu t'appelles Raoul de Fresco; montre-toi dans toute la fleur de la jeunesse, dans tout l'emportement de ton ambition; tu vas te trouver aux prises avec Vautrin, que tu as connu dans la pension bourgeoise de madame Vauquer; prépare-toi à la lutte, tu sais si Vautrin est un terrible homme. Quant à toi, Vautrin, aiguise tes sarcasmes, déploie toutes tes ressources, toute ton énergie, fais oublier tes méfaits d'atrefois et deviens honnête homme si tu peux. Animez-vous tous d'une pensée nouvelle, qui puisse fructifier chez les spectateurs; allez, et rendez-la fidèlement. — C'est ainsi que l'auteur eût dû parler.

Nous voici donc dans une de ces splendides demeures où l'auteur nous a déjà fait assister à tant de passions élégantes, à tant de spirituelles causeries, où il a placé tant d'épisodes de son histoire privée du XIX^e siècle. Ces murs sont imprégnés d'un parfum d'aristocratie; ils pourraient nous donner des nouvelles de madame de Restaud, de la duchesse de Langeais, etc. Ces fauteuils, ces divans ont gardé le souvenir de bien d'aimables conversations dont M. de Balzac a seul le secret; mais ils vont être les témoins d'une histoire toute nouvelle pour eux. Madame la duchesse de

Montsorel rentre du ballet raconte à mademoiselle de Vaudray sa tante, qu'elle vient de reconnaître dans un beau jeune homme son fils abandonné par elle depuis plus de vingt ans. Comment l'héritier d'un si grand nom est-il délaissé par sa famille? le voici: Le duc de Montsorel a pensé que cet enfant, né sept mois après le mariage, était le fruit d'une grossesse antérieure à son union avec la duchesse. En conséquence il a forcé sa femme à substituer à son propre fils le fils d'une courtisane (singulière préférence). Celui-ci a donc échangé contre les titres et la fortune du premier, le patrimoine de honte et de misère qu'il avait reçu de sa mère. Tous les deux ont grandi, l'un sous le nom de marquis de Montsorel, l'autre sous celui de Raoul de Frescas; l'un dans l'opulente maison qui l'a adopté, l'autre sous la tutelle de Vautrin, qui l'a recueilli. Cette rivalité commencée au berceau se continue dans leur jeunesse. ils aiment tous les deux Inès d'Arcos, princesse de Christoval A qui restera l'avantage? à celui qui entre dans la lutte avec le crédit d'un nom puissant, l'influence d'une haute position, ou bien à celui qui ne peut revendiquer ni famille ni état dans le monde? L'avantage restera à celui que protégera Vautrin. — Mais comment s'intéressera-t-on à un jeune homme qui ne sait pas conquérir par lui-même le but de ses desirs, qui n'a pas en lui assez de vertueuse énergie pour repousser l'avalissant protection de Vautrin, qui osera accepter le bonheur dû à l'intervention des plus honteuses pratiques? — Et cependant toute la pièce repose sur l'impossibilité où est Raoul de Frescas de vaincre les obstacles de sa situation, sur les ingénieuses scélératesses à l'aide desquelles Vautrin imposera le bonheur de son ami à la société. Vautrin est le Figaro du bague; il met de l'esprit dans le crime; il a toutes sortes de ruses habiles pour échapper à la vigilance de la police, une perspicacité merveilleuse pour trouver le défaut des lois. Il joint à toutes ces qualités un désintéressement de bandit, une abnégation de voleur, assemblage impossible, alliance plus immorale que le vice tout seul. Sa vie est une série de crimes et de sacrifices au profit de son fils adoptif, Raoul de Frescas. Remarquons aussi, pour passer du point de vue moral au point de vue littéraire, que nous trouvons encore cette éternelle antithèse du drame moderne: le beau dans le laid, de nobles sentiments au milieu de l'immoralité la plus révoltante. Vautrin crée une opulence à Raoul; il lui donne un grand état de maison; il l'entoure de ses collaborateurs, vrais gibiers de potence qu'il a transformés en cuisinier, intendant, valet de pied, concierge, etc. Ces apparences de fortune mentent assez long-temps en faveur de Raoul pour lui permettre de gagner le cœur d'Inès, mais elles s'évanouissent enfin au grand jour de la police. Vautrin n'abdique pas sa tutelle pour si peu. Le monde officiel est contre lui: il luttera contre le monde officiel, il lui opposera un monde souterrain; et à force de menées occultes, il saura bien reconquérir pour son ami le nom, les titres, la fortune dont l'a déshérité le malencontreux préjugé du duc de Montsorel contre les enfants de sept mois. Il se travestit en ambassadeur du gouvernement mexicain et apporte à la princesse de Christoval des lettres de son père qui lui ordonnent d'épouser Raoul. Mais cette nouvelle menée est déjouée comme les autres, ce qui ne veut pas dire qu'il faille désespérer de l'étoile du jeune amant ni du génie de son protecteur. En effet, Vautrin se rend maître de papiers desquels il résulte, à l'aide de certaines inductions physiologiques, que Raoul de Frescas est véritablement le fils du duc de Montsorel, et que par conséquent la duchesse est innocente. Rien ne s'oppose donc plus au mariage du jeune homme avec Inès, et le bonheur rentre dans la famille des Montsorel avec l'héritier légitime. Mais Vautrin ne participe en rien à ce bonheur dont il a été l'artisan, car au moment même où il

met la dernière main à son œuvre, la force armée arrive et s'empare de lui.

Il est difficile de saisir l'idée-mère de ce drame. Quelques uns ont vu, non pas dans l'intention, mais dans le résultat, l'imprudente apothéose du bague; d'autres défendaient l'œuvre de M. de Balzac en disant: Ce n'est que la peinture sincère de ce qui existe, et d'autant plus éloquente qu'elle effraie davantage. Vautrin est un homme irrémédiablement condamné au crime par une première faute. Les préjugés de la société le repoussent; ne pouvant se réhabiliter lui-même, il se réhabilite dans la personne d'un jeune homme auquel il se sacrifie, à qui il donne bonheur, éducation, vertu, dans lequel, pour ainsi dire, il est honnête homme, et dont il a fait sa conscience vivante. — Mais comment supposer, répliquait-on, qu'une pareille alliance de sentiments si contradictoires soit possible? En accordant que cette fable n'ait pas été conçue uniquement pour impressionner le public par une série d'incidents piquants et pleins d'intérêt, en lui donnant un sens élevé auquel l'auteur n'a peut-être pas songé, pourquoi Vautrin ne se contenterait-il pas simplement d'un repentir méconnu, d'une réhabilitation vis-à-vis de lui-même? Pourquoi toute cette ostentation de dévouement pour la félicité d'un autre? et d'ailleurs, s'il n'est plus criminel pour son propre compte, il l'est pour le compte d'autrui; si le but est changé, les moyens sont les mêmes. En outre, il n'a pas même l'excuse de vouloir épargner à son ami les fangeuses souillures du vice, car il lui avoue ce qu'il veut faire en sa faveur et par quels moyens; il le flétrit ainsi de la pire des complicités, de la complicité lâche, qui laisse faire, qui ne partage pas les périls et recueille le fruit.

Du reste, quelle qu'ait été l'intention de M. de Balzac, soit qu'il se soit trompé sur la portée de son œuvre, soit qu'il n'ait vu dans les étranges incidents de sa fable qu'un moyen de captiver l'attention du public, le résultat en a été déplorable. Quant aux traits spirituels semés à profusion dans le dialogue, nul ne les conteste. Nous avons cru devoir cette analyse à nos lecteurs, qui ne pourront juger ce drame, car ordre a été donné par l'autorité d'en suspendre les représentations.

G. M.

Revue critique.

ETUDES POUR LE PIANO.

MM. ROSENHAIN. — HELLER. — WOLFF.

(Premier article.)

Le temps est aux études de piano: les pianistes compositeurs tournent toutes leurs idées vers ce genre de musique parce que les éditeurs de musique leur demandent des études de piano, comme autrefois les libraires disaient aux auteurs: faites-nous des *Lettres persanes*. A peine ai-je analysé les douze études pour le piano par M. Rosenhain, dédiées à Chérubini, que j'en aperçois vingt-quatre autres du même compositeur, sur mon bureau, qui réclament leur juste part de publicité. Le hasard a voulu que je louasse la péroraison avant l'exorde, l'épilogue avant le prologue, le dénouement avant la protase, c'est-à-dire la conclusion avant les prolégomènes, car les nouvelles études de M. Rosenhain sont une entrée en matière de l'art de jouer du piano, art social, humanitaire et l'un des premiers éléments de l'éducation, de nos jours, pour toute jeune personne bien élevée. C'est à ce titre que le vingtième œuvre de M. Ro-

senhain mérite qu'on en parle. car il l'a intitulé : *Vingt-quatre études mélodiques non difficiles, à l'usage des pensionnats, soigneusement doigtées, et d'une difficulté progressive, pour servir d'introduction aux études de Cramer. Études mélodiques !* comprenez-vous bien cette qualification, par le temps qui court d'études mécaniques et d'une difficulté diabolique ?

Et d'abord, payant un tribut au genre de mélodie le plus à la mode, M. Rosenhain débute par une étude en forme de valse, non pour donner le désir de la danse, mais, ainsi qu'il l'indique, pour familiariser l'écoulière avec la légèreté et la plus grande égalité des sons. Il était impossible de mieux semer de fleurs le commencement du sentier dans lequel il fait entrer l'élève. Ce qui distingue ces études de beaucoup d'autres, c'est surtout la brièveté, brièveté qu'on serait quelquefois tenté d'appeler de l'exiguïté, si le plus grand danger, dans l'enseignement, n'était point de fatiguer ou d'ennuyer l'élève. Ainsi que je viens de le dire, les deuxième et troisième études pourront être taxées d'exiguïté, et elles vous donnent comme un regret de les voir finir trop tôt. La deuxième, en mouvement *cantabile*, est précédée de cette petite instruction, qui, par l'importance des conseils qu'elle donne aurait dû être suivie d'un plus large développement musical : Une des qualités les plus indispensables, dit M. Rosenhain, dans un bon pianiste, et il aurait pu ajouter la plus rare, c'est de savoir chanter sur l'instrument et d'en tirer beaucoup de son. Dans toute espèce de morceaux de musique, ou doit apporter une attention toute particulière au développement de ces qualités. Le chant de la main droite doit être joué avec beaucoup de son et d'expression, tandis que l'accompagnement de la main gauche doit au contraire être entièrement soumis à la mélodie.

La troisième étude contient un exemple de doigté sur des notes redoublées, exemple fort essentiel pour acquérir autant de vélocité que de brillant dans l'exécution. Bien que la suivante ait, comme toutes celles qui la précèdent ou qui la suivent, un but d'utilité, celui de familiariser l'élève dans le *staccato* de la main gauche, en forme d'accompagnement, elle laisse à désirer une mélodie plus élégante et plus distinguée, comme l'auteur en a trouvé si souvent. Faire le trait lié en donnant à chaque note le volume de son qu'elle doit avoir, et en conservant l'égalité du mouvement, tel est le but de l'étude cinq. La sixième est un modèle de cette mélodie fraîche et naïve dont nous disions plus haut que l'auteur a le secret. Cette étude est une délicieuse romance qui attend des paroles, ou qui, chantée par un hautbois ou par la clarinette suave de Büemann, par exemple, vous ferait de la plus douce rêverie. Le but scolastique de cette étude est de familiariser l'élève à bien accompagner de la main droite pendant que cette main fait entendre le chant. Le n° 7 est dans un style rythmique destiné à familiariser l'exécutant avec le mouvement *del tempo di marcia*, comme disent les Italiens. C'est un joli nocturne en forme de marche. Le n° 8 offre un bon travail pour exercer la main gauche. C'est un brillant accompagnement en doubles croches à 6/8 sur une mélodie en tierces et en sixtes, puis le numéro qui suit donne un court exemple des accords plaqués. La dixième étude enseigne à faire les traits des deux mains procédant par tierces, sixtes, octaves liées et bien nuancées, passant du *forte* au *piano*, et *vice versa*. La seconde reprise offre un canon à l'octave d'un ravissant effet, et qui montre que M. Rosenhain a reçu une bonne éducation musicale. Ce petit canon se trouve là au milieu de ces fleurs d'étude comme une jolie rose de science.

L'exercice suivant est destiné à familiariser l'oreille de l'élève avec les dissonances et le caractère de la musique du genre religieux. Cette page, car la plupart de ces études

n'ont pas plus d'étendue, prouve encore la connaissance approfondie de l'harmonie et le style pur de l'auteur. La douzième étude est toute mécanique; elle n'offre rien de remarquable, si ce n'est quelques mots séditeux que renferme la petite instruction que l'auteur a cru devoir mettre en tête de chaque étude, et qui parle ici d'*égalité* et d'*indépendance*... Il est vrai qu'il n'est question que de l'égalité des sons et de l'indépendance des doigts, qu'on n'a pas cru devoir encore, que nous sachions, mettre sous le boisseau.

La mélodie intermédiaire qui dans la musique d'ensemble est si souvent étouffée par les accompagnements, a été traitée dans la treizième étude, par M. Rosenhain, avec ce soin et ce bon sentiment du chant qui caractérise sa manière. S'attacher à ne pas faire dominer l'accompagnement qui domine cependant la mélodie obstinée qui se trouve à la main droite est un bon travail.

L'étude quatorzième réunit deux rythmes qui se contrarient, c'est-à-dire trois triolets à la main droite, pendant que la gauche fait six croches d'une mesure à trois temps. Par le bris du rythme qui court et dont Strauss a donné de si bizarres et de si piquants exemples dans ses valse, cet exercice a son utile actualité.

Nous remarquons que contrairement à la mode qui consiste à faire le plus de notes possible et avec la plus grande rapidité, dans un mouvement accéléré, les exercices de M. Rosenhain sont fréquemment d'un mouvement lent et *cantabile*. La quinzième étude porte cette indication et est destinée à exercer la main gauche à faire les octaves avec netteté et précision. La suivante est consacrée au trait *brio* et modulé pour la main droite, puis en vient une autre pour faire les octaves de la main droite d'une manière chantante et expressive. Les doigts doivent tomber comme des pleurs sur le clavier pour bien dire cette étude. La suivante, en mesure à 9/8, doit être exécutée avec beaucoup de force et d'énergie, car l'habile professeur fait passer son disciple du *grave au doux*, du gracieux au terrible. Ici la phrase est concise, coupée et bien dialoguée entre les deux mains. Cette étude a plus d'étendue que les précédentes.

Lier des notes séparées par une grande distance (*con dolcezza*), avec douceur, et cela alternativement pour les deux mains, tel est le but de l'auteur dans la 19^e étude qui est pleine de fraîcheur et d'élégance. L'*andantino* qui vient ensuite est destiné à faire acquérir à l'exécutant le son le plus rond, le plus puissant possible. Le numéro vingt-un est marqué *con agitazione*, mais que l'auteur conseille d'étudier d'abord lentement, présente un bon travail pour la main droite en tierces et en quartes; le vingt-troisième, écrit en vue de procurer encore de l'indépendance aux doigts, et qui en effet les oblige à voltiger avec la plus grande agilité, à des intervalles très éloignés, est, en outre, bien dialogué pour les deux mains, et cet exercice, fort brillant, du reste, prépare bien l'avant-dernière étude, valse charmante, du style le plus distingué, et que les élèves rediront autant, au moins, pour le plaisir qu'on éprouve toujours à répéter une élégante mélodie que pour faire un exercice des plus utiles à la main gauche. Les notes de la basse de cette étude, surtout dans le *trio*, procèdent par dixièmes, douzièmes et par intervalles plus éloignés encore. L'on sait par expérience que la plupart des élèves hésitent souvent, ou, ce qui est pis encore, n'hésitent pas du tout pour frapper de fausses notes de basse lorsqu'elles sont éloignées les unes des autres. Cette étude est donc excellente pour habituer l'élève aux intonations les plus disparates, et donner en quelque sorte de la rectitude à l'œil et à l'oreille, si l'on peut ainsi s'exprimer.

Si la dernière étude n'est pas une brillante péroraison de cet ouvrage, qui se distingue avant tout par son but d'uti-

lité progressive, elle abonde en nuances soigneusement indiquées, en richesse harmonique au milieu de laquelle intervient toujours le chant que l'auteur recommande de laisser dominer sur la riche broderie que la main droite dessine en octaves et en tierces. Fidèle jusqu'au bout à la tâche qu'il s'était imposée, M. Rosenhain a réuni autant que possible le charme de la mélodie au développement progressif de la difficulté mécanique de l'instrument, et aurait pu prendre pour épigraphe de son ouvrage *l'utile dulci* d'Horace, si les compositeurs mettaient des épigrammes à leurs œuvres. Et pourquoi n'adopteraient-ils pas cet usage? Au reste, avec ou sans cet ornement classique, les études de M. Rosenhain deviendront classiques elles-mêmes, car un durable succès est toujours destiné à tout ouvrage consciencieux et inspiré.

Henri BLANCHARD.

MONUMENT A ROUGET DE LISLE.

Le conseil-général du Jura, dans sa session de 1838, avait demandé qu'on portât au budget facultatif de l'exercice 1839 une somme de 500 fr., pour être consacrée à l'érection d'un monument à Rouget de Lisle, auteur de la *Marseillaise*, et il avait manifesté le désir que l'on gravât sur le monument les paroles et la musique de cet hymne immortel. Le ministère a alloué cette somme de 500 fr. sur le budget facultatif, et la Société d'émulation du Jura s'est empressée d'ouvrir une souscription dont les produits, réunis à la somme votée, donneront le moyen d'élever à l'auteur de la *Marseillaise* un monument digne de lui. Voici un extrait de la détermination prise par la Société d'émulation :

« Le monument destiné à témoigner la reconnaissance de la France envers l'auteur des paroles et de la musique de la *Marseillaise* sera érigé sur une des places publiques de Lons-le-Saulnier, berceau de Rouget de Lisle.

» Tous les Français, et même les étrangers amis de la France, sont appelés à concourir aux frais de ce monument.

» L'armée surtout, depuis le grade le plus élevé jusqu'au simple soldat, s'empressera, sans doute, d'apporter son offrande sur l'autel de la patrie.

» Toutes les sociétés savantes, quelles que soient leurs dénominations, sont priées de concourir au succès de cette souscription.

» Tous les trois mois à dater du 1^{er} janvier 1840, le secrétaire de chaque société est prié d'informer celle du Jura du produit des souscriptions.

» A Paris, MM. les gérants des journaux sont priés de recevoir le montant des souscriptions qu'ils feront verser dans leurs caisses, et d'en donner avis à la Société d'Émulation, conformément à l'article 5.

» Un concours sera ouvert entre les artistes pour la forme à donner au monument et pour son exécution.

» La liste des souscripteurs, la gravure en lithographie du monument, ainsi que le procès-verbal de son inauguration, seront rendus publics. »

Nous sommes certains que cet appel patriotique sera entendu de tous les amis de la liberté et de notre révolution, et que les patriotes du Jura pourront élever à Rouget de Lisle un monument qui témoignera de la reconnaissance du pays tout entier.

Nouvelles.

« Il n'était bruit l'autre jour, dans les salons du nouveau ministre de l'intérieur, que de la révocation probable d'un directeur des beaux-arts connu, dit-on, par des choix étranges et par un curieux usage de l'influence qui lui a été confiée. Quelques personnes lui reprochaient le patronage qu'il a exercé en faveur d'hommes notoirement incapables et complètement étrangers aux arts et à la littérature : d'autres assuraient que ce fonctionnaire serait regretté, peut-être dans la crainte d'un pire, mais toutes s'accordaient à considérer son maintien comme impossible dans les circonstances actuelles.

« Madame Desmaziers, danseuse napolitaine, dont nous avons annoncé l'arrivée à Paris, a débuté, vendredi dernier, dans un pas de trois, avec Mabilie et mademoiselle Louise Fitz James, ajouté au ballet de *Nathalie*. Madame Desmaziers était très émue; elle a dansé avec grâce, vivacité, mais un peu mollement.

« Mademoiselle Elian prend un congé d'un mois, elle va l'exploiter à Nancy et à Strasbourg.

« On fait courir le bruit plus que douteux que Labluche et mademoiselle Pauline Garcia sont engagés à l'Académie royale de musique pour l'hiver prochain.

« Rien n'est encore décidé pour le Théâtre-Italien, et cependant il faut que les engagements soient terminés avant la fin du mois sous peine d'avoir une troupe de *pacotille*, c'est-à-dire composée d'artistes médiocres, ce qui rendrait l'exploitation de ce théâtre impossible.

« Les grandes affiches de l'Opéra-Comique continuent à annoncer tous les jours les spectacles de la veille, de l'avant-veille ou du lendemain.

« Les travaux de la nouvelle salle de l'Opéra-Comique avancent avec une grande rapidité. Le titre brille en lettres d'or sur le fronton qui est achevé. Tous les murs ont été grattés et blanchis à l'extérieur; la scène est entièrement couverte; la salle ne tardera pas à l'être également. Quant aux travaux d'intérieur, les plus importants étant achevés, il y a espoir que le théâtre sera prêt pour l'époque fixée par les marchés.

« Ernest Mocker est malade. Dans l'excès de son zèle, cet artiste, déjà indisposé, a voulu repaître trop tôt, et il en est résulté une esquinancie.

« Notre célèbre violoncelliste Batts, avant de partir pour l'Angleterre, donnera un concert dans les salons d'Énard. Il aura lieu le 28 mars. Nos plus grands instrumentistes et chanteurs s'y feront entendre.

« Nous nous empressons d'annoncer que le concert du violoniste Artôt qui devait avoir lieu le 18, est remis à samedi prochain 21 mars.

« M. George Kastner vient de partir pour Bade; il y est attendu par le célèbre Meyerbeer, qui doit se rendre ensuite avec lui à Carlsruhe et à Munich où l'on doit incessamment représenter un opéra de M. Kastner.

« Nous sommes à la veille d'avoir à Paris un congrès des rois du piano. Une lettre de Liszt datée de Prague, annonce qu'il sera à Paris dans les premiers jours d'avril. Doehler, qui donne, le 25 de ce mois, son concert d'adieu à Amsterdam, annonce également son arrivée à Paris pour les premiers jours du mois prochain. Thalberg est parti hier pour Lille où il donnera concert avec Bériot, mais il sera de retour à Paris lundi ou mardi prochain.

« Deux grands artistes, MM. de Bériot et Wolff, viennent de composer un duo très brillant pour piano et violon sur des thèmes de *Robert-le-Diable*. Cet ouvrage remarquable sera publié incessamment.

« M. Robbe, ténor belge, donnera une matinée dimanche 22 mars, dans les salons de M. Pape. On y entendra un solo de violoncelle, par M. Mendès, un morceau de violon par M. Delestre, les *Réveries*, de Panofka, les airs russes, de Thalberg, et une grande fantaisie pour le piano, par M. C.-A. Franck. La partie vocale aura pour interprètes MM. Grand, Porto, Henri Robbe, et mesdames Dubart et Fauconnier.

« Au mois d'avril prochain, Edouard Daudé quittera la Renaissance pour l'Opéra-Comique où il est engagé.

* * Mademoiselle Jenny Falcon, sœur de l'artiste de l'Opéra, a débuté dernièrement dans la pièce nouvelle du Gymnase. Elle a réussi et promet une actrice.

* * C'est le mardi 24 de ce mois qu'aura lieu, dans les salons de M. Erard, le concert de mademoiselle Pauline Jourdan, cette jeune harpiste d'un talent si remarquable. On y entendra, outre la bénéficiaire, mesdames Nau, Eugénie Garcia et Drouard, MM. Roger, Euzet et les deux frères Koutski.

* * On s'occupe activement de la publication de la *Méthode de violoncelle* de B. Romberg. On espère que cet ouvrage sera prêt dans les premiers jours du mois de mai.

CHRONIQUE DÉPARTEMENTALE.

* * *Lyon*. — Mademoiselle Rieux est en ce moment ici où elle doit remplir le rôle de Valentine dans *les Huguenots*, et celui de Rachel dans *la Juive*.

* * *Perpignan*. — La représentation au bénéfice de notre première chanteuse nous a permis d'entendre la belle partition des *Huguenots*; elle a été exécutée avec un ensemble insolite par les premiers sujets lyriques de notre troupe; tous ont lutté de zèle et d'émulation pour nous faire apprécier cet ouvrage si grandiose, si dramatique. La scène du quatrième acte, si énergiquement harmonieuse, si mélodieusement belle, a été chantée et rendue avec une plénitude de moyens dont le critique doit savoir gré à nos artistes.

* * *Bordeaux*. — Tout ce que notre ville renferme de jolies femmes et d'amateurs de bonne musique s'était donné rendez-vous un jour de la semaine dernière, dans les salles du Casino, où Richelieu et madame Laure Brize se sont fait entendre. Plusieurs de nos artistes avaient bien voulu prêter l'appui de leur talent pour rendre encore plus brillante cette soirée musicale.

— Guido poursuit son succès de vogue à notre Grand-Théâtre.

* * *Amiens*. — M. Bertrand-Wagner, chef d'orchestre de la Société philharmonique d'Arras, a donné un concert dans la salle de la mairie. Cet artiste est d'une force extraordinaire sur la trompette à cylindre; on a généralement admiré son exécution brillante et les beaux effets qu'il a su tirer de son instrument. A ce mérite, joignez-y celui d'habile chanteur, car il a bien secondé sa femme dans le duo de *l'Ambassadrice*. Cette dame touche bien le piano et possède une voix de soprano très forte et vibrante, principalement dans les notes du médium. Ce couple artiste se propose de se faire entendre à Paris.

* * *Sens*. — Depuis le commencement de l'hiver des soirées musicales ont été organisées dans notre ville. La Société philharmonique, composée de cinquante exécutants, amateurs et professeurs, sous la direction de ses deux habiles chefs d'orchestre, M. Gauthier et Louis Montillot, nous a déjà fait entendre avec un ensemble remarquable les ouvertures à la mode. Pour la prochaine soirée qui doit avoir lieu à la fin du mois, on nous annonce les ouvertures de *Guillaume Tell* et de *la Reine d'un Jour*, qui, nous l'espérons, seront exécutées avec un égal succès. Au dernier concert au bénéfice des pauvres, qui a été très brillant et très fructueux, mademoiselle ***, sœur de l'une de nos célébrités lyriques, a bien voulu concourir à cette bonne œuvre en se faisant entendre dans plusieurs morceaux de Rossini et de Meyerbeer. M. Louis Montillot, l'un des chefs d'orchestre, jeune compositeur et violoniste de la plus haute espérance, a exécuté sur le violon, au milieu des bravos, un air varié de Robberechts. Nous devons citer aussi M. Gauthier, notre pianiste accompagnateur, et M. Honoré, organiste de notre cathédrale, qui a joué sur l'harmoniphon-hautbois de M. Paris et sur le piano une charmante fantaisie de sa composition. Nos amateurs qui ont du talent se sont fait entendre avec succès dans la partie vocale et instrumentale de nos concerts, mais nous épargnerons leur modestie en ne les désignant même pas par l'initial obligée. N'oublions pas que nous devons des éloges et de bien vifs remerciements à notre jeune et excellent maire, M. Parent, qui a mis à la disposition de la Société philharmonique une salle magnifique, peut-être l'une des plus belles de la province, et tout le personnel et le matériel des fêtes de la ville. La musique trouve de l'écho dans la vieille métropole des Gaules, et l'art sera toujours sûr de rencontrer dans ses vieux murs aide, protection et encouragement. La Société philharmonique de Sens compte au nombre de ses membres honoraires une de nos jeunes gloires musicales, M. Alard, qui vient d'être nommé premier violon de la chambre du roi.

* * *Rouen*. — On lit dans le *Mémorial*: — Après avoir félicité madame Nathan sur le bonheur, le sentiment et le goût remarqua-

bles avec lesquels elle a chanté la plus grande partie des fragments, si fatiguants pour elle, de *Guillaume Tell*, des *Huguenots* et de *la Juive*, je profite de l'occasion pour la remercier de la grâce toute particulière avec laquelle elle a consenti à concourir au concert de M. Joignant. Ce jeune artiste, qui mérite tout l'intérêt de la Société philharmonique par les services qu'il a pu lui rendre, et celui de tous les amis des arts par les progrès qu'il doit à un travail assidu, tire au sort cette année; le concert de demain est destiné à lui donner les moyens de se libérer du service militaire et de consacrer à son instrument un temps précieux; ce motif eût suffi sans doute pour assurer une recette confortable. Madame Nathan a voulu contribuer pour sa part à cette œuvre vraiment artistique; le succès la suivra à la salle de la mairie, et en applaudissant son beau talent, les auditeurs n'oublieront pas que cette jeune femme porte un généreux cœur d'artiste.

* * *Lorient*. — Nous venons d'entendre pour la seconde fois *la Juive*, grand opéra. Nous étions loin de nous attendre que dans notre ville on pourrait nous faire connaître ce bel ouvrage; mais nous avons été agréablement surpris. Nos acteurs se sont encore surpassés à la seconde représentation. M. Barthélemy (Éléazar) nous a rendu ce rôle avec une vérité digne d'un plus grand théâtre.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

* * *Bruxelles*. — Théâtre royal de la Monnaie. — *Les Parisiens* sont appelés par leur succès à faire époque dans le répertoire. Madame Casimir chante le rôle d'Élvire avec un talent si complet et si distingué que, dès à présent, ce personnage semble devoir demeurer presque inabordable pour tout autre cantatrice sur notre théâtre.

* * *Londres*. — Mademoiselle de Varny vient de jouer ici sur le théâtre de la Reine (Queen's-Théâtre) le rôle de Léonora dans *Torquato Tasso* avec un certain succès.

* * *Palermo*. — Mademoiselle Francilla Pixis a obtenu un grand et légitime succès dans *la Norma*. Elle a été rappelée à six reprises.

* * *Saint-Petersbourg*. — *L'Ecumeur de mer*, ballet dont M. Adolphe Adam a composé la musique, a été représenté à Saint-Petersbourg le vendredi 21 du mois dernier. Son succès a été des plus brillants. Le premier acte se passe en Espagne et le second dans une des îles de la Grèce où est la demeure du pirate. Ce changement de lieu permet une grande variété de décorations et de costumes. Mademoiselle Taglieni en a très habilement profité. Comme danseuse et comme mime, sa réussite a été complète. Dans une scène de folie, elle a excité d'unanimes transports. La musique de M. Adam a aussi produit une grande sensation. L'empereur, le grand-duc et l'impératrice sont descendus de leur loge sur le théâtre pour complimenter le compositeur, et cette souveraine lui a permis de lui dédier son œuvre.

— M. Adolphe Adam a dû quitter la Russie pour se rendre à Berlin où le roi le désire; il y passera un mois et reviendra ensuite à Paris.

CONCERTS ANNONCÉS.

Mademoiselle Mattmann, le 19 mars. Salons de M. Hertz, 38, rue de la Victoire.

Madame Gordon, le 19 mars. Salons de l'hôtel de Gèvres, 6, rue Mousgny.

M. Artôt, le 21 mars. Chez M. Pleyel, rue Rochecouart.

M. Baillot, séance de quatuors et quintetti, le 21 mars, rue Bergère, 14.

M. Henri Robbe, le 22 mars. Salons de M. Pape.

M. Louis Lacombe, le 23 mars. Salons Erard, 13, rue du Mail.

Mademoiselle Jourdan, 24 mars. Salons Erard, 13, rue du Mail.

MM. Franco Mendès, séance de quatuors, les 25 mars, et le 1^{er} avril, Salons Bernhard, 17, rue de Buffault.

M. Batta, le 28 mars. Salons Erard.

Mademoiselle Victorine Ganny, le 29 mars. Salons de M. Pape.

Mademoiselle Rosina Alessi, le 4 avril. Salons Bernardt, 17, rue de Buffault.

Le Directeur, A. SPECHT.

Impr. de BOURGOGNE et MARTINET, rue Jacob, 50.